

Premières fois

Place de Clichy. Je connais encore mal ce quartier bigarré si loin de mon monde. Dans une ruelle, je trouve cet hôtel, comme un hôtel de passe, avec son enseigne vieillie par la ville et par le temps. Face à l'entrée se trouve un petit comptoir en formica brun, râpé par les paumes d'innombrables clients fugaces, et sur le côté, deux fauteuils clubs défoncés faisant salon.

« Je viens voir M. Medjaoui, dis-je au gardien plongé dans un magazine.

– Quatrième droite », répond-il en me tendant une clé maigrelette suspendue à une lourde boule de métal avant de retourner, l'air absent, à sa lecture.

J'ai la clé. Ce sera donc à moi d'ouvrir. J'en suis surpris car je m'attendais plutôt à être accueilli. Je choisis l'escalier pour prendre mon temps avant arriver. Je ralentis sciemment mon pas. Cet événement-là, quelque chose en moi a choisi de lui attribuer une place à part, d'en faire une étape majeure dans mon histoire. Sûrement, j'en fais un peu trop en donnant tant de gravité

à l'instant. Mais je veux vivre ces moments dans une certaine solennité. Comme pour une procession, je monte chaque marche en la détachant de la précédente. Je sens que ce jour est important, que je m'en souviendrai longtemps, toute ma vie peut-être. Je pressens que je suis au début de quelque chose. Dans le métro en venant, je me suis fait quelques images. Assez peu cependant, il me semble. Je suis assez étonné de mon calme malgré une certaine excitation. Ce n'est pas vraiment le trac. Ce n'est pas non plus du stress. C'est plus vague. Ni angoissé ni tranquille, je me sens plutôt comme... suspendu. Un peu hors du temps. Un peu irréel. J'ai un curieux sentiment, à la fois de vivre vraiment cet instant et d'en être le spectateur lointain. Cela m'arrive parfois quand je « m'oublie » un peu. Je vais où mes pas me guident. Cette expression singulière décrit bien cette ambiguïté, cette absence mêlée de présence, ce léger retrait de soi que j'éprouve alors. Je vais et me laisse aller en même temps.

Devant la porte, une dernière fois, je m'arrête. Je ne sais pas encore, bien sûr, ce qui m'attend. J'appréhende et je m'impatiente. Je veux savourer ces derniers instants d'innocence... Je veux croire que je peux encore reculer mais je sais que je ne le peux déjà plus. Je me prépare à l'improbable, j'espère l'inattendu. J'ai trente-cinq ans, j'hésite encore entre deux âges et je sens bien que je suis sur le point de franchir un seuil. Malgré les quatre étages, mon souffle est lent. Quand mon esprit s'est vidé, j'entre.

Je suis d'abord surpris de me trouver nez à nez avec un mur recouvert de papier peint défraîchi. La chambre fait un coude vers la droite et s'étend tout en longueur dans un boyau large d'à peine deux mètres cinquante. Je note d'emblée l'absence de lumière du jour, ce qui m'étonne en ce début d'après-midi. Un lit se tient devant moi. L'odeur me saisit alors, âcre, prenant à la gorge, mélange de médicaments, de sécrétions, de produits de toilette. Indéfinissable, écœurante, repoussante. J'avance cependant pour découvrir celui que je viens rencontrer. Il est allongé face à moi, le dos soutenu par deux oreillers. Son visage est émacié, long, très long, maigre, trop maigre. Sa peau est grisâtre, ses yeux écarquillés, un peu globuleux, ses cheveux coupés très court. Il me sourit avec peine, étirant son visage déjà déformé, découvrant, dans une bouche tordue, des dents jaunes et clairsemées et une langue gonflée et sèche. Un gros pansement recouvre sa gorge et son oreille droite.

« Mon Dieu », me dis-je simplement. La vision est terrible, presque moyenâgeuse.

Il m'invite à m'approcher d'un geste. Délicatement, il a extrait des draps salis une main fine aux doigts très longs. Il y a dans ce mouvement gracile une note claire et suspendue qui semble échapper à l'abîme, une délicatesse qui me saisit et éclipse le reste. À travers cette main qui ondule au vent comme le voile d'un palais d'Orient, je mesure que la grâce est encore – pour combien de temps ? – le prince véritable de ce temple de misère. Derrière le lit, des dizaines de boîtes de médi-

caments, un portique médical, des valises ouvertes, des affaires éparses se mélangent dans une pyramide désordonnée. Sur le côté, une porte qui donne sans doute sur une salle de bain, si j'en crois le carrelage que j'entrevois dans l'ombre. Et toujours pas de fenêtre...

« Bonjour, je m'appelle Tanguy. Je suis bénévole. Je viens vous rendre visite », dis-je, mal assuré, après un certain silence. J'ai pris soin de parler lentement et d'articuler, avec une voix aussi calme et douce que possible. Pour mieux supporter l'odeur, je respire par la bouche. Il a l'air gêné lui aussi. J'attends un peu. Il me fait signe de m'asseoir. J'attrape une chaise de métal recouverte d'un skaï qui fut peut-être vert et je m'installe aussi confortablement que possible, les jambes et le dos droits. Je remarque alors devant lui, en hauteur sur une tablette, un poste de télévision allumé. Il le regarde et je reconnais sur l'instant les images de cette terre rouge où je suis né, ces maisons naïves, ces chapeaux de paille, cette lumière blonde, cette peau cuivrée.

« C'est Madagascar ? » lui dis-je, pour engager une conversation, créer le premier lien. Il me regarde et retourne à la télé. Je réalise alors seulement que le programme est curieusement muet... « C'est Madagascar ? », je répète, plus fort et plus lentement. Il me regarde mais ne répond pas. C'est vrai ! Anne-Marie, l'infirmière référente, m'a dit qu'il était presque sourd. Que m'a-t-elle dit d'autre déjà ? J'ai pourtant bien relu mes notes dans le métro. Mon esprit s'est vidé en

entrant. Ça me revient maintenant, par bribes. Algérien. Ancien diplomate. La soixantaine. Cancer du voile du palais. Brûlé par les rayons. Presque sourd. Souffre peu mais a peur. Fermé, probablement gêné. Peut boire. Nourri par pompe. Pris en charge par l'hospitalisation à domicile qui effectue une visite quotidienne le matin. N'a personne en France à l'exception d'un cousin à qui appartient l'hôtel. A coupé les liens avec sa famille. Voilà le peu d'informations qu'elle a pu me transmettre après la visite qu'elle lui a rendue pour valider l'intervention d'un bénévole. Voilà tout ce que je sais de lui, c'est-à-dire presque rien. Des fragments, juste des indices qui ne sauraient rendre vraiment compte d'une personne. Lui ne sait rien de moi. Il ne dit pas un mot. Et il n'entend plus. Je mesure que cela va sans doute être plus compliqué encore que ce que je m'étais imaginé. Nous y voilà donc...

Je suis ici pour « accompagner » cet homme malade. Nous allons passer quatre heures ensemble cet après-midi, un simple après-midi d'automne... Il souffre d'un cancer désormais incurable. Il a le côté droit du visage et la gorge brûlés par ses traitements. Il a perdu l'ouïe. Il ne parle plus, respire mal et saisit régulièrement un masque à oxygène pour calmer ses halètements. Il n'a plus de forces, ne se lève pratiquement pas, ne quitte jamais sa chambre sans fenêtre, borgne comme un placard, tombeau avant l'heure... Sa seule fenêtre, c'est la télé d'où ne sort aucun son. Il ne lit pas, pas assez de forces. Il n'écrit pas, trop tremblant. Il ne fait rien de

la journée, il attend, il espère, il désespère. Déraciné, loin de son pays, loin des siens, il est exilé en terre étrangère, en terre froide, en terre d'ombre, naufragé place Clichy. Banni, abandonné...

C'est ma première fois, mon premier accompagnement, « mon » premier malade. À l'issue de ma formation, j'ai choisi d'intervenir à domicile parce qu'on m'avait dit que les accompagnements y étaient souvent plus intenses, plus profonds, puisque, à la différence de l'hôpital, nous ne voyons qu'une seule personne à chaque fois et longuement. Plus rude, mais plus fort, m'avait-on dit. Un face-à-face sans fard. C'est ce que j'espérais. J'aurais dû théoriquement être parrainé par un bénévole plus expérimenté, mais nous ne sommes pas très nombreux et Anne-Marie m'a jugé apte à y aller seul. Je l'ai voulu. J'y suis.

Il me tend un papier sur lequel sont inscrits les effets de la récente radiothérapie qu'il a subie et qui, d'après le document, peuvent se prolonger pendant six semaines. Afin que je sache, afin que je comprenne pourquoi nous en serons ainsi réduits à communiquer par des signes approximatifs. Ce que je comprends aussi, c'est que pas plus que moi il n'est encore complètement familiarisé avec sa situation. Tout cela est encore très frais, si étrange et si étranger pour lui. Il me demande de parler, de lui dire n'importe quoi, comme si mes paroles allaient lui faire du bien, du bien à sa surdité, du bien à sa solitude. J'acquiesce. Cela brisera mon silence à défaut de pouvoir entamer le sien.